

Les idéophones dans la traduction biblique

Philip Noss

Ce numéro du Sycomore contient deux articles sur les idéophones. Le premier se compose d'extraits d'un article dû à Philip Noss, qui a paru d'abord dans *The Bible Translator* (vol. 36, n°4, 1985, p.423-430), puis a été traduit en français par Monique Freiberg pour les *Cahiers de traduction biblique* (n°9, 1987, p.13-19). Nous aimerions permettre à cette voix du passé d'être entendue par nos nombreux lecteurs qui ont commencé à travailler sur la traduction après la parution de l'article.

Dans le contexte africain, l'idéophone a été décrit en 1935 par Clement Doke comme étant « une représentation imagée d'une idée par un son » (p. 118). Les idéophones représentent des éléments de vocabulaire de très grande importance dans de nombreuses langues. Dans un dictionnaire gbaya-français récemment publié, qui contient 8 544 entrées, 2 097 sont des idéophones.

Ce sont des termes uniques à plusieurs niveaux linguistiques. Par exemple, ils font appel à des consonnes qui n'apparaissent pas dans d'autres termes gbaya et utilisent des consonnes dans des combinaisons qui ne sont pas possibles dans d'autres termes. Ils se caractérisent souvent par des structures et des effets sonores tels que l'assonance, la consonance, l'allitération, la sibilance, la répétition et l'allongement. Ils sont également uniques du point de vue grammatical : le même idéophone peut être adjectif dans un contexte et adverbe dans un autre. Ils peuvent servir à modifier une proposition entière ou remplacer le verbe.

Toutefois, la caractéristique la plus manifestement unique des idéophones réside dans leur signification. Les idéophones sont souvent utilisés pour obtenir la précision dans les descriptions (d'un son, d'un sentiment, d'un mouvement, etc.). Ils ont été utilisés pour modifier des noms ou qualifier des verbes dans les cas où d'autres termes n'auraient pas été aussi précis ou ceux où, faute de leur emploi, une paraphrase aurait été nécessaire.

Matt 16.2 *yi-zan ne gbee bereng'e*¹²
face-ciel qui a rougi **bereng** ici
« ...parce que le ciel est rouge »

¹² Les textes gbayas ont été transcrits de l'orthographe propre au gbaya en une orthographe très simplifiée qui n'emploie que des caractères français normaux. Cela a été fait uniquement dans le but de faciliter l'impression et la lecture de l'article.

Apoc 16.12 *yi osa tai-tai*
 eau/rivière a reculé **tai-tai**
 « la rivière s'est desséchée »

Dans ces deux exemples, les idéophones confèrent de la précision aux verbes qui, dans les deux cas, ont une large gamme de significations. Le verbe « être rouge, devenir rouge, rougir » couvre le spectre de couleurs du jaune à l'orange et au rouge vif ; c'est pourquoi il est qualifié par *bereng*, qui décrit le rouge-orange du ciel le soir. Dans le deuxième exemple, le verbe *os* signifie « refluer, reculer, retomber, baisser » et constitue le terme correct dans ce contexte. Toutefois, il n'est pas assez précis pour faire passer la signification du texte original. L'idéophone *tai-tai* explicite le fait que la rivière s'est desséchée « jusqu'à l'os » et a pu être utilisée comme voie de passage.

Dans sa traduction de Psaume 18.8-9, le Français Courant exprime la force de l'imagerie par les verbes :

Alors la terre fut prise de tremblements,
 les montagnes vacillèrent sur leurs bases,
 elles chancelèrent devant la colère du Seigneur.
 Une fumée montait de ses narines,
 un feu dévorant sortait de sa bouche,
 accompagné d'étincelles brûlantes.

Mais en gbaya, elle s'exprime par des idéophones qui modifient les verbes :

<i>Nu foo mo dïrr,</i>	Terre bougea dïrr et
<i>bee o nang-kaya zudi but....</i>	les pieds-montagnes tremblèrent but....
Zi-wee tura ne ko zoo-aa gbone ndudee...	fumée-feu s'élevait de l'intérieur de son nez ndudee...
<i>bee o kei-wee nyong yonggonggo</i>	charbon-feu mangeait yonggonggo .

Le premier idéophone décrit la façon dont la terre tremble lors d'un séisme. A la seconde ligne, le verbe gbaya est celui qui est habituellement utilisé pour le déracinement d'une plante telle qu'un champignon, dont la racine est profondément enfoncée dans la terre. Le verbe et l'idéophone *but* créent une image qui dépeint de façon spectaculaire les montagnes secouées jusqu'à leurs bases mêmes. L'image de la fumée appelle également un idéophone parce que le verbe normalement utilisé pour le déplacement de la fumée ne fait que décrire le mouvement de la fumée dérivant ou flottant doucement, comme d'ordinaire. La dernière ligne inclut un idéophone qui explicite la chaleur de fournaise de la bouche de Yahvé. Sans cet idéophone, les charbons pourraient être des braises mourantes, mais avec *yonggonggo*, il est clair qu'il s'agit de charbons ardents. On n'a pas d'idéophone dans la ligne « un feu dévorant sortait de sa bouche », par exemple, parce que le verbe suffit pour évoquer l'image

voulue : l'emploi d'un idéophone aurait créé une redondance et aurait inutilement attiré l'attention sur sa propre présence.

Dans un emploi métaphorique, l'idéophone normalement associé à un sens concret est utilisé de manière abstraite ou avec une extension de sens. Par exemple :

Ps 143.4 *see-am gona lasak*
foie-moi coupé/arrêta **lasak**
« Mon esprit est abattu »

Ps 19.10 *wo dukaa ko tua k'ene gbe'm gbee lek-lek*
faim étant à l'intérieur maison de toi me tue/dévore **lek-lek**
« Mon dévouement à ton Temple brûle en moi comme un feu. »

Lasak est normalement associé à la projection violente d'un liquide sur le sol, mais dans ce contexte il décrit une brusque perte de courage. *Lek-lek* décrit normalement l'action consumante des flammes qui brûlent et dévorent, mais ici, ce terme s'applique à la flamme du désir ou du zèle.

Dans le passé, on a eu tendance à éviter les idéophones dans la traduction de la Bible. Ils ne semblent pas avoir été considérés comme des termes légitimes, du moins pour la littérature sérieuse. Lors d'une réunion concernant la traduction biblique au Nigeria, le traducteur a été l'objet de la critique des réviseurs dont le biakpan était, comme pour lui, la langue maternelle, parce qu'il avait utilisé un idéophone qu'ils avaient taxé de « terme indigène », faisant valoir qu'ils ne le considéraient pas comme convenable pour un texte biblique.

Toutefois, il existe peut-être une autre raison à l'hésitation d'utiliser les idéophones dans une traduction. De par sa propre tradition littéraire, le traducteur reconnaît leur richesse et leur force extraordinaires, ce qui dissuade de les employer sans raison particulière. Utilisés sans grandes précautions, les idéophones transmettront le message dans un style trop dramatique qui en diminuerait la portée en attirant l'attention sur eux-mêmes. N'étant que trop conscient de leur potentiel et des dangers qu'il y a de mal les utiliser, il se peut qu'il s'en tienne au principe apparemment plus sûr de ne pas en tenir compte.

Mais il est clair que les idéophones forment un secteur important du langage : ils sont l'une des caractéristiques principales de la langue de tous les jours et constituent un procédé littéraire efficace. Utilisés avec prudence, les idéophones deviennent un instrument important de transfert du message de la langue source à la langue d'arrivée, dans un style approprié au message et plaisant pour le public. Est-il dès lors légitime qu'ils soient écartés par le traducteur de textes bibliques, dont le souci est de communiquer efficacement la Bonne Nouvelle ?